

OBSERVATIONS

SUR

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DANS

LES COLLÈGES ET ATHÉNÉES,

ET DANS

LESQUELLES ON PROPOSE UN PLAN DE REFORME, ET DES MOYENS
D'ÉCONOMIE, QUI PERMETTENT D'AJOUTER A CHAQUE COL-
LÈGE, UNE ÉCOLE MOYENNE, SANS AUGMENTATION NOTABLE
DE FRAIS.

Par Ch. Tandel,

RÉGENT AU COLLÈGE D'ECHTERNACH.



1827

PRÉFACE.

Ce petit écrit peut être considéré comme des notes tirées d'un grand ouvrage, que nous avons jetées à la hâte sur le papier, parce que les circonstances, outre qu'elles l'exigent, nous paraissent encore favorables à cet égard.

Lorsque nous disons, que les circonstances l'exigent, nous entendons par là, le besoin d'une réforme qui se fait vivement sentir, surtout dans l'instruction moyenne, dans l'administration et la surveillance des collèges, et dans toutes les parties de l'instruction publique, en général, (l'instruction primaire, moyenne et supérieure) quant à ce qui regarde cette unité de corps et de système, sans laquelle il n'y a que confusion et désordre. En effet, ces trois branches de l'instruction doivent être les trois parties d'un seul tout; les gradations, les passages en doivent être naturels et bien marqués; et on ne doit plus enseigner dans l'une, ce qu'on aurait dû enseigner dans l'autre. Cependant nous recevons les jeunes gens pour le latin, sans qu'ils soient suffisamment préparés; et les universités sont obligés d'en recevoir, chez lesquels on observe le même défaut: les écoles préparatoires sont la preuve du premier; et la circonstance, de devoir encore enseigner aux universités les mathématiques élémentaires et la grammaire grecque, est la preuve du second. Voilà des défauts

sensibles à réprimer: mais qu'on y fasse bien attention ; ce n'est pas l'existence des collèges que nous attaquons ; ce n'est pas le ministère , ni ses réglemens , que nous accusons ; mais nos observations portent sur ceux qui ne comprennent pas les réglemens , qui ne se donnent pas la peine de les lire , ou qui ne veulent pas les suivre.



Il est inutile de faire observer que le style de cet écrit n'est pas celui d'un français ; — cela se voit — et sous ce rapport nous aurions pû implorer l'indulgence du public ; -mais pour si peu de chose, cela ne vaut pas la peine.

CHAPITRE I^{er}.

LANGUE MATERNELLE.

Toute langue est un produit organique de l'individualité spirituelle d'une nation. Tout produit est en rapport de détermination avec ses organes productifs, et le changement d'un seul de ces organes change aussi le produit: donc, chaque langue est en rapport de détermination avec l'individualité d'une nation; et fait elle-même partie constituante de cette individualité. Toute perfection possible d'une nation, n'en est une, qu'en tant qu'elle est située dans la sphère de cette individualité: cela veut dire, que toutes les institutions, que tous les établissements, que tout ce qui, en un mot, est appliqué à une nation, ne peut amener en elle une perfection, qu'en tant, que cela ne retranche rien de son individualité, et que cela n'y ajoute rien qui lui soit contraire. Or, la langue fait partie constituante de l'individualité d'une nation; elle est, comme nous avons vu, en rapport de détermination avec son individualité spirituelle: donc, il faut que chaque nation se serve de sa langue, comme de quelque chose qui constitue son mode nécessaire d'existence, comme de quelque chose qui est en harmonie avec sa nature, comme de quelque chose qui ne peut être remplacé par rien, sans que ce ne soit au préjudice de sa civilisation: il faut, en un mot, qu'elle pense, parle et écrive dans sa langue. (1)

(1) C'est la négligence de la langue maternelle qui fait que les Belges n'ont pas encore de littérature; c'est l'interruption de son usage, pendant la domination des français, qui a fait, que la littérature hollandaise a été arrêtée dans son cours, qu'elle avait glorieusement commencé avec ceux des littératures française, allemande et anglaise. Car toute chose, en général, ne peut devenir parfaite, qu'en tant qu'elle reste soi-même; toute imitation servile est indésirable et anti-nationale, et toute perfection dans un état n'est possible que dans la sphère d'individualité de la nation.

C'est par suite de ces principes, que toute nation dominée devient à son tour dominante; qu'elle va à son tour jouir de toute son individualité, et faire naître,

L'on nous objectera peut-être qu'il est impossible de penser autrement que dans sa langue. Nous répondrons que cela n'est vrai que jusqu'à un certain point : car, la circonstance de donner la primauté, de donner une fausse importance à une langue étrangère et morte, et de négliger par là la langue maternelle : fait, que l'esprit est inconvenablement modifié ; qu'il est modifié par des modificatifs en discordance avec le type, avec le modèle nationale ; et qu'il peut même tellement s'abâtardir, qu'on ne pense pas précisément dans cette langue étrangère, mais qu'on ne pense pas non plus entièrement dans sa langue maternelle.

Qui ne voit maintenant que nous n'avons en vue que la primauté qu'on donne dans les collèges à la langue latine ! Cependant, comme on a tant déraisonné sur la langue nationale ; comme il y a peut-être encore des personnes qui désireraient bien pouvoir appliquer à cette langue tous les raisonnements ci-dessus énoncés : nous devons encore dire à ces personnes que tout cela n'y est nullement applicable. En effet, dans la plus grande partie du royaume, (et nous comptons là dedans les provinces flamandes) la langue nationale est en même tems langue maternelle ; et dans tout le reste elle n'enlève à cette dernière aucun droit. Ajoutons encore, qu'il serait même juste et avantageux de la rendre beaucoup plus obligatoire qu'elle ne l'est. (2) Mais revenons. Oui, les principes que nous venons d'énoncer prouvent, sans exiger même pour cela un plus long développement, que la primauté de la langue latine est un vice ; qu'elle entraîne l'ignorance, qu'elle retarde la civilisation, et qu'elle est anti-nationale.

par là, la somme de connaissance qui est en rapport avec ses organes, et qu'elle seule peut produire. La diversité dans les nations, dans les individus, dans les tempéramens, est donc nécessaire au développement des sciences, à l'accroissement des lumières, à l'accomplissement du but de la société.

(2) Il seroit entr'autres avantageux et facile, de remplacer dans le quartier allemand du Grand-Duché, la langue française par la langue nationale, nous disons AVANTAGEUX ; parce que la langue française diffère trop de notre caractère national, et que sous ce rapport elle ne peut être que nuisible, d'après les principes ci-dessus énoncés ; FACILE (sous le rapport de la langue), parceque la langue nationale se rapproche beaucoup plus de notre allemand que la langue française, qui ne lui ressemble pas du tout. Or, nous avons appris le français, donc nous apprendrons beaucoup plus facilement le hollandais.

Cependant, vu l'importance de la chose nous entrerons dans quelques détails, en faisant les observations suivantes.

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS SUR LA PRIMAUTÉ DE LA LANGUE LATINE.

1^{re}. Dans les premiers tems la culture du latin et des langues anciennes, en général, était plus nécessaire qu'aujourd'hui. L'intérêt des sciences et de la civilisation exigeait l'exploitation des trésors scientifiques et littéraires que nous avaient laissés les anciens; l'histoire demandait la connaissance des peuples passés; les tendances philosophique et littéraire nous portaient nécessairement à puiser dans les littératures existentes; l'étude de toutes ces choses, et l'enfance de notre propre langue nous portaient naturellement à parler, à écrire en latin: mais aujourd'hui, toutes ces raisons n'existent plus; les principaux besoins de l'histoire sont satisfaits; nous avons nous mêmes une langue que nous parlons et écrivons; nous avons et nous devons avoir nous mêmes une littérature; nous avons et nous devons avoir nous mêmes un caractère national; nous pouvons marcher tout seul; nous devons puiser dans nous mêmes, et par conséquent *la primauté du latin n'est plus nécessaire.*

2^{me}. Sur quatre heures de latin l'on donne dans nos collèges à peu près une heure de langue maternelle. Le règlement ne prescrit même en aucun endroit la littérature de cette langue; et beaucoup de professeurs, qui la savent beaucoup moins bien qu'il; ne savent le latin, ajoutent encore à ce mauvais état de choses, en donnant à ce dernier une fausse importance. Nos jeunes gens croient donc, tout bonnement, qu'ils ne vont au collège que pour apprendre le latin; et à leur grand désavantage, ils se soucient fort peu d'ignorer leur langue maternelle. Mais qu'en arrive-t-il? Il arrive qu'après avoir fini leurs études ils sont ridiculement obligés de recommencer; que sans cela, ils se rendraient non seulement incapables pour la plupart

des emplois où la connaissance de cette langue est requise ; mais ils entretiendraient encore l'ignorance en général : attendu que cette connaissance, outre, qu'elle est requise dans un grand nombre d'emplois, est encore utile et avantageuse dans tous les emplois, dans toutes les circonstances de la société. — Nous disons plus : comme la langue maternelle doit servir de fondement à l'enseignement des autres langues ; de même l'étude de sa littérature doit précéder celle des autres littératures. De ce que nous négligeons donc cette étude, il s'en suit non seulement que nous ignorons notre propre littérature, que nous l'empêchons de se développer, et que par là nous ralentissons les progrès de la civilisation ; mais il s'en suit encore, que nous ne connaissons les littératures anciennes que très imparfaitement. C'est cette ignorance qui nous amène ces demi-savants, ces bambins de la littérature, qui jugent tout d'après le latin, qui rapportent tout à Virgile, je ne dirai pas parcequ'ils ne connaissent que le latin, mais bien, parcequ'ils ne le connaissent pas ; et qui, avec une prétentieuse et stupide assurance, vous demandent si les hollandais, les allemands et les anglais ont une littérature. — Nous disons encore : pour penser, ils ne suffit pas d'avoir des idées ; mais il faut encore que ces idées soient fixées par des signes qui les représentent : pour écrire, il ne suffit pas non plus d'avoir des idées ; mais il faut encore savoir les représenter dans l'ordre convenable pour les communiquer à d'autres : donc l'ignorance de la langue maternelle qui nous fournit ces signes, et qui nous apprend à les ranger, embarrasse la pensée, l'empêche de naître, et rend la communication des idées plus difficile.

→ De tout ce que nous venons de dire, il s'en suit donc, que non seulement la primauté de la langue latine n'est plus nécessaire ; mais qu'elle est encore nuisible, *qu'elle entraîne l'ignorance et ralentit la civilisation.*

3^{me}. Notre éducation, contre tout bon sens, commence, pour ainsi dire, par le latin : c'est d'abord avec la langue, ensuite

avec l'histoire de ce peuple qu'on bourre l'esprit de nos jeunes gens, qu'on engourdit leur entendement, et qu'on étouffe en eux le caractère et l'individualité nationale. C'est à cette mauvaise éducation qu'on doit s'en prendre, si dans une nation l'on rencontre peu d'esprit public, peu d'esprit national. C'est là l'origine de l'obscurantisme et de l'ignorantisme qui sont synonymes. C'est delà que nous viennent ces petits esprits hébétés qui s'opposent à toute réforme salutaire d'un gouvernement éclairé. Et si nous ajoutons à cela, que les premières impressions, surtout dans le jeune âge, où elles sont peu accompagnées de réflexion, exercent, pour ainsi dire, sur celles qui suivent le droit du premier occupant; qu'elles donnent le pli et la tournure à l'esprit: alors, il en résulte encore que nos premières impressions sont des impressions latines; que par une seconde étude que nos jeunes gens sont toujours obligés de faire en sortant des collèges, ces idées seront difficilement déracinées; que ces idées, mêlées à quelques idées modernes, donneront à nos jeunes gens un caractère bâtard et baroque qu'on observe surtout dans ceux qui s'adonnent à la philosophie et à la littérature; que ces jeunes gens sauront fort bien, et prôneront beaucoup l'histoire romaine; mais qu'ils apprendront l'histoire de la patrie à peu près dans le sens de M^r. DESMETS. Or, l'esprit national consiste dans la tendance des esprits vers le bien national, c'est-à-dire, vers cet état de choses, qui d'après l'opinion publique, constitue le bonheur relatif d'une nation: donc, *la primauté du latin est encore anti-nationale.*

4^{me}. La langue maternelle doit servir de fondement à l'enseignement des langues étrangères; pour bien apprendre ces dernières, il faut commencer par bien sentir, par bien savoir sa propre langue, et il ne faut pas, qu'en enseignant le latin, le professeur soit encore obligé d'apprendre à ces élèves ce que c'est qu'un substantif et un verbe: donc, *la primauté de la langue latine amène même, que les jeunes gens apprennent moins bien cette langue, qu'ils ne l'auraient apprise, si*

cette primauté eut été donnée à la langue maternelle, — et lire le latin à vue, n'est pas, d'après nous, savoir le latin. — (3)

CHAPITRE III.

SCIENCES A ENSEIGNER DANS UN COLLÈGE.

L'homme n'est pas seulement fait pour vivre en société; mais encore, pour contribuer par toute sa personne, autant que possible, au *bonheur* de la société. Mais, 1°. l'homme n'est pas naturellement propre à remplir cette noble destinée, et il le devient seulement après avoir été convenablement développé par l'éducation : donc, *il doit y avoir une éducation*, qui forme l'homme d'après le but et les besoins de la société. Mais, 2°. l'homme ne vit pas en rapport direct avec toute la société, mais seulement avec une partie de cette société, c'est-à-dire, avec sa nation; et de plus, toute homme remplit bien son devoir envers la société, en général, lorsqu'il le remplit bien envers cette partie de la société dans laquelle il vit; donc, l'éducation doit développer l'homme selon les besoins et le bonheur relatif de sa nation; elle doit le former selon l'individualité nationale : donc aussi, *toute éducation doit être éminemment nationale*. Mais 3°. les nations ne restent pas toujours les mêmes; de nouveaux siècles amènent de nouvelles lumières; de nouvelles lumières demandent une nouvelle éducation, demandent de nouvelles réformes : donc, l'éducation ne doit pas être fixe; mais

(3) C'est cette primauté de la langue latine; c'est cette ridicule vénération pour le latin, qui sont cause, que les français ne sont encore qu'à la première période de leur littérature, tandis que les autres grandes nations ont déjà fait beaucoup de progrès dans la seconde: nous voulons parler du classicisme et du romantisme.

Toute nation, qui a devant elle les littératures des peuples passés, commence par imiter ces littératures; voilà la première période; voilà le classicisme. Toute nation, après avoir pendant quelque tems travaillé d'après des modèles, travaillé sur des idées d'autrui, commence par travailler sur ses propres idées; voilà le romantisme. Dans le classicisme, on travaille d'après copie; dans le romantisme, on travaille d'après nature. Le classicisme est une imitation plus ou moins servile des anciens; le romantisme est cette littérature dans laquelle les auteurs font un usage libre de toutes leurs facultés littéraires, qui constituent leur modernité (si nous pouvons nous servir de cette expression); c'est en un mot la littérature de notre tems, de notre siècle.

elle doit toujours se mettre en rapport avec l'accroissement des lumières, *elle doit, en un mot, être en harmonie avec le siècle.*

Ainsi, par là même, que nos jeunes gens ne vivent pas dans un siècle passé, mais bien, dans un siècle présent; il est absurde et anti-national, et jusqu'à un certain point même injuste, de leur donner une éducation d'un siècle passé. Nous disons injuste: car il est certain, que la nation qui paye l'éducation de nos jeunes gens, entend tacitement que cette éducation soit la meilleure; or, comme nous avons vu, la meilleure est celle qui est nationale et en harmonie avec le siècle.

Ici nous pourrions et nous voudrions même nous étendre un peu plus; mais des raisons majeures nous prescrivent des limites plus étroites; et nous ajouterons seulement, que ce sont ces principes qui nous ont guidé dans le choix que nous avons fait des sciences et des arts, qui, d'après les besoins du siècle, et d'après notre manière de voir, devraient, et pourraient être enseignés dans chaque collège.

A) SCIENCES.

1^o. *Mathématiques élémentaires; — savoir: Arithmétique, Algèbre, Géométrie et les deux Trigonométries.*

OBSERVATIONS.

L'on ne devrait pas se borner à donner de ces sciences la simple théorie; mais il conviendrait qu'on en donnât aussi toutes les applications dont la connaissance est utile ou réquise dans les différentes circonstances, et dans les différents emplois de la société; et c'est d'après cela que nous proposons qu'on enseigne, comme applications des mathématiques élémentaires;

1^o. La tenue des livres;

2^o. La levée des plans;

et 3^o. Le calcul des probabilités.

Le calcul des probabilités surtout mérite la plus grande attention. La plupart des sciences qui nous environnent, et dont nous nous

servons journellement, n'ont, pour ainsi dire, que des preuves de probabilité. Dans tous les états, dans toutes les circonstances de la vie, nous sommes, à tout moment, obligés de prendre des décisions, qui le plus souvent n'ont d'autre fondement que la probabilité. A combien d'erreurs n'échapperions nous donc pas, si nous étions plus familier avec ce calcul ! Pour le commerçant surtout il est presque indispensable : et tout cela est tellement vrai, qu'il y a 30 ans que CONDORCET en avait déjà fait un livre élémentaire, que l'on peut, au surplus, consulter avec les autres ouvrages de cet auteur sur le même sujet.

2°. *Sciences physiques.*

Nous proposerions volontiers pour chaque collège un cours d'étude de la province. Ce cours se diviserait en deux branches ; dans la première, on enseignerait tout ce qui constitue l'individualité *physique* du pays ; dans la seconde, tout ce qui constitue l'individualité *industrielle* du pays. Cette seconde branche se diviserait également en deux parties : la première consisterait dans la connaissance et l'amélioration des branches d'industrie existantes ; et la seconde, dans la recherche de nouvelles branches d'industrie. Mais, outre, que ce cours serait maintenant assez difficile à donner, par la raison qu'on ne trouverait pas aisément des professeurs qui réunissent toutes ces connaissances, et qu'il n'existe pas encore de livres dans ce genre ; nous croyons encore, qu'il figurerait mieux dans les athénées. — Nous proposons donc qu'on donne dans les petites villes, et selon les localités, un cours de physique, de chimie, de minéralogie ou d'agriculture ; et là, où il n'existerait pas de circonstances particulières, pour exiger plutôt l'un que l'autre, nous préférierions un cours de physique : attendu, que cette science embrasse plus généralement le domaine de la nature et par conséquent aussi les arts et métiers ; toutes les autres n'étant pour ainsi dire que des cas particuliers de la physique.

3°. *Histoire, Géographie et Mythologie.*

La marche naturelle de l'esprit, n'est pas, d'aller de l'inconnu au connu; mais du connu à l'inconnu; n'est pas, de descendre des causes aux effets; mais de remonter des effets aux causes.

Or, en histoire, le connu pour nous, c'est nous même, c'est le tems présent, qui fait le dernier anneau de la chaîne: donc, par suite de ces principes là seuls, il est prouvé, qu'il ne faut pas commencer par l'histoire ancienne, mais par l'histoire de la patrie. Mais, il y a encore d'autres principes, qui prouvent également contre l'absurdité de commencer par où l'on devrait finir; et ce sont ceux qui se déduisent de la nécessité de l'esprit national, et de l'utilité de l'histoire de la patrie. En effet, 1°. si, comme nous l'avons vu, la primauté de la langue latine est anti-nationale; alors la primauté de l'histoire ancienne l'est encore davantage: attendu, que l'histoire fait sur l'esprit des jeunes gens des impressions plus vives, plus durables et plus intéressantes pour eux, que n'en fait une langue. 2°. Si, comme il est vrai, l'histoire de la patrie est plus utile que toute autre histoire, en ce qu'on doit l'apprendre, d'abord pour la science, ensuite pour former le caractère national; alors il s'en suit, qu'elle doit aussi avoir la primauté sur toutes les autres histoires; qu'elle doit être enseignée la première, et qu'aucun élève ne doit sortir d'un collège, sans la savoir.

Voilà cependant ce qui n'arrive pas souvent: car à peine *atteint* on l'histoire de la patrie dans les collèges; et les jeunes gens vont vivre dans une nation qu'ils ne connaissent pas, et entrent dans le monde avec des lambeaux d'histoire ancienne, que souvent il ne comprennent pas, et qui certainement ne leur inspirent pas tout l'amour pour la patrie, que leur aurait inspiré l'histoire de leur propre nation.

B) A R T S.

1°. *Dessin.*

Non seulement le dessin du beau, mais encore le dessin appliqué aux sciences, arts et métiers.

2°. *Musique.*

Les petites villes devraient faire un peu plus de sacrifices pour posséder dans leur sein un maître de musique : car la musique et le chant civilisent, et contribuent beaucoup à la nationalité.

C) LANGUES.

1°. *Langue maternelle, — enseignée avec toute la profondeur et l'étendue possibles.*

2°. *Langues étrangères* $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) modernes.} \\ \text{b) anciennes.} \end{array} \right.$

Nous avons placé les langues modernes avant les langues anciennes, et cela, par suite des mêmes raisons par lesquelles nous désirons qu'on donne la primauté à la langue maternelle et à l'histoire de la patrie : car, les circonstances qui ont donné la primauté aux langues anciennes n'existant plus, ces langues doivent être régies par le principe ordinaire de l'éducation, qui est, d'aller du connu à l'inconnu, du présent au passé. -- Il y a plus, pour ceux qui ne se destinent pas aux sciences littéraires, une seule langue moderne est souvent plus utile que trois langues anciennes ; et quant à ceux qui se vouent à ces sciences, ils doivent savoir les langues modernes aussi bien que les langues anciennes : car, ne savoir que les littératures grecque et latine, cela ne s'appelle plus être littérateur.

CHAPITRE IV.

Moyen d'économie.

Lorsqu'on voit que la physique, la chimie, la philosophie ne sont enseignées, chacune, que par un seul homme ; n'est-il pas ridicule de voir que nous ayons 6 jusqu'à 7 professeurs pour cette seule langue latine ; et n'est-il pas risible d'avoir été un an en grammaire, un an en syntaxe etc., tandis qu'on n'est également qu'un an en physique et en chimie.

En effet, comme *a*) la primauté du latin est un vice ;

Comme *b*) cette langue (ainsi que nous le verrons plus bas) peut-être aussi bien enseignée par un seul professeur, qu'elle ne l'est à-présent par six ;

Comme *c*) le grec, les mathématiques, et d'autres branches d'instruction, non moins importantes, ni plus difficiles que le latin, ne demandent, chacune, qu'un seul professeur ;

Et comme *d*) ce grand nombre de professeurs latins est moins un effet du besoin, qu'un reste de vieux principes, de vieilles doctrines : il s'en suit qu'il est un vice ; qu'un seul professeur pour les collèges, et tout au plus deux pour les athénées suffiraient ; et que l'économie que nous proposons consiste dans la suppression de ces professeurs latins, que l'on devrait convertir en professeurs de sciences physiques.

Ici nous pourrions nous arrêter à classifier les branches d'enseignement du chapitre III, d'après le nombre des professeurs, en observant de n'en donner qu'un au latin ; mais il suffit que nous ayons indiqué cette réduction, pour que l'on conçoive facilement que toutes ces branches, à l'exception du dessin et de la musique, pourraient être enseignées par quatre professeurs, dont un serait chargé des sciences mathématiques et physiques, tandis que les trois autres se partageraient les sciences littéraires.

Observations diverses.

1^{re}. Nous avons *prouvé* que chaque peuple devait penser, parler et écrire dans sa langue. Delà il résulte, qu'on doit ôter à la langue latine la primauté dont elle jouit jusqu'ici, pour la donner à la langue maternelle ; et de ce dernier il résulte, qu'on doit déjà bien savoir cette dernière langue avant d'en apprendre une autre, du moins, qu'on doit la savoir beaucoup mieux que ne la savent ordinairement nos jeunes gens, lorsqu'ils commencent à apprendre le latin.

En effet, toute la partie idéologique de la grammaire doit être donnée dans l'enseignement de la langue dans laquelle on

pense, c'est-à-dire dans la langue maternelle; et il ne faut pas, (comme nous l'avons déjà remarqué) qu'en enseignant le latin, le professeur soit encore obligé d'apprendre ce que c'est qu'une partie du discours. De ce que donc les jeunes gens commencent avec le latin avant de connaître leur langue maternelle, et avant d'avoir une idée nette et proportionnée à leur âge de la partie idéologique de la grammaire, il s'en suit qu'ils négligent la connaissance de leur propre langue; qu'ils n'apprennent les autres qu'avec beaucoup de peine; qu'ils les confondent toutes; et qu'il se forme dans leur esprit une confusion et un chaos d'idées et de mots, dont tous ne sortent qu'après avoir perdu beaucoup de tems, et non, sans avoir conservé quelques unes des idées fausses et niaises, qu'ils ont acquises pendant cet intervalle de confusion.

Voilà pourquoi, la première moitié du tems que nous passons dans les collèges est presque toujours perdu.

C'est là, la raison par laquelle nos jeunes gens ne savent pas encore, au bout de deux ans de collège, ce qu'ils apprennent, et pourquoi ils vont en classe. Car tout ce tems se passe chez eux dans un étourdissement continuel, pendant lequel, leur esprit ne sait que faire de toutes ces idées qui lui arrivent en foule, sans ordre, sans liaisons, et presque toutes étrangères à sa sphère de capacité; et si même, après cette époque, ils paraissent faire quelques progrès, c'est moins encore, parcequ'ils commencent à comprendre, que parcequ'alors leur esprit s'est mis à la mécanique routinière de notre éducation de collège.

C'est delà aussi, que nous vient l'institution des écoles préparatoires. Ces écoles, qui n'appartiennent ni à l'instruction primaire, ni à l'instruction moyenne, sont un vice et devraient être supprimées, par cela seul, qu'elles n'existent que pour corriger un défaut auquel on pourrait remédier sans elles : car, qu'on n'admette dans les collèges que des jeunes gens qui aient une connaissance suffisante de la langue maternelle; ou, ce qui vaudrait encore mieux, qu'on n'admette les jeunes

gens au latin qu'après leur avoir donné cette connaissance dans les collèges ; alors nous n'aurons plus besoin de ces écoles, et elles tomberont d'elles mêmes.

Nous avons dit que ces écoles ne provenaient que de l'ignorance de la langue maternelle ; et cela est d'autant mieux prouvé, qu'il est certain qu'elles ne doivent leur existence qu'à la difficulté qu'ont éprouvée les professeurs avec des élèves qui n'étaient pas assez préparés.

On reconnaît donc qu'il y a un vice, et on avoue déjà quelque chose ; mais nous avons indiqué la cause de ce manque de préparation, et de plus, il est prouvé qu'on peut y remédier sans ces écoles, et même, que ces écoles n'y remédient pas : donc, on peut les supprimer, et outre qu'alors les choses n'en iront que mieux, on gagnera encore des professeurs pour les sciences physiques.

Il s'en suit donc, de ce que nous venons de dire : 1°. Que les jeunes gens ne devraient commencer à apprendre une langue étrangère, qu'après avoir une connaissance suffisante de leur langue maternelle.

2°. Que dans nos collèges l'on commence trop tôt avec le latin.

3°. Que les écoles préparatoires peuvent être supprimées avec avantage.

Et 4°. Qu'il s'en faut beaucoup que notre instruction moyenne vaille notre instruction primaire ; ce qui provient en grande partie, de ce que dans cette dernière le gouvernement prescrit davantage, tandis que dans la première il confie un peu trop aux professeurs.

2^{me}. Malgré cette réduction dans le nombre des professeurs latins, il est à croire, qu'en faisant dans l'enseignement de cette langue, les améliorations indiquées dans l'observation précédente, on ne la saura pas moins bien qu'auparavant.

En effet, les circonstances de se servir de méthodes surannées, de commencer l'enseignement du latin avant d'avoir donné aux

jeunes gens une connaissance suffisante de la langue maternelle , ne peuvent être considérées que comme des obstacles qui s'opposent à ce qu'on fasse dans cette langue tous les progrès qu'on pourrait naturellement exiger ; et les circonstances contraires , c'est-à-dire , l'emploi de bonnes méthodes , la proscription de la méthode de six ans , et la connaissance préalable de la langue maternelle : font , d'après nous , plus que compenser cette perte de professeurs.

L'on nous objectera que nos jeunes gens doivent savoir beaucoup de latin , pour pouvoir suivre les cours académiques qui se donnent dans cette langue ; mais nous repondrons , que nous ne voyons que deux raisons plausibles qui puissent , en apparence , *nécessiter* à cet usage de la langue latine : et ces raisons sont , d'abord , la diversité des langues de notre royaume , ensuite , l'avantage que procure l'uniformité de langue , en donnant plus de liberté dans le choix des universités. Or , quant à la première , nous disons que toutes les langues de notre Royaume peuvent être réduites à deux , au français et au hollandais ; qu'une seule université suffirait pour les provinces wallonnes , et que dans toutes les autres , l'enseignement pourrait se faire en langue nationale : et quant à la seconde , outre , que ce ne serait qu'une petite partie du royaume qui serait limitée dans ce choix , (les provinces wallonnes) nous pensons que le désavantage qui en résulterait pour ces provinces , serait plus que contre-balancé , par l'avantage de nationalité que produirait l'enseignement en langue nationale.

Nous ne sommes donc nullement disposés à croire qu'il soit nécessaire que l'instruction se fasse , dans nos universités , en latin ; nous voyons , au contraire , qu'en allemagne l'enseignement universitaire se fait depuis longtems en allemand ; et jusqu'à présent , il ne parait pas que cela ait produit le moindre mal.

3^{me}. Méthode.

La partie la plus essentielle de l'enseignement c'est la méthode. Une bonne méthode sait suppléer au tems , tandis qu'une mauvaise

ne sait pas seulement en profiter. La partie malade de l'enseignement, c'est la routine; elle provient de l'ignorance et de la nonchalance: voilà donc deux maux à combattre. Quant à l'ignorance, le moyen naturel d'y remédier, c'est de l'abandonner au tems, à l'accroissement des lumières. Mais les colléges eux mêmes et les méthodes doivent faire naître les lumières; et voilà la raison pour laquelle l'instruction demande plus particulièrement tous les soins du gouvernement; et de plus, il est à craindre que les professeurs ne marchent pas toujours de pair avec les lumières; et voilà encore pourquoi il serait bon qu'il existât des moyens d'attirer l'attention des professeurs sur des méthodes dont l'excellence serait reconnue, et en général, sur des vérités démontrées.

Quant à la nonchalance, il est plus facile d'y remédier. De fréquentes inspections, beaucoup d'examens publics, la nécessité de livrer souvent des résultats: font, à cet égard, tout le désirable.

4^{me}. *Sur la méthode de Mr. JACOTOT.*

Cette méthode est basée sur la nature, en ce qu'on y suit la même marche que suit la nature, lorsque nous apprenons à parler, soit notre propre langue, soit une langue étrangère. Elle est donc excellente, surtout quant à la pratique; mais elle serait vicieuse si elle négligeait la théorie, si a mesure qu'elle avance dans ses exercices, elle n'égligeait de développer les règles. Néanmoins, quelque'excellente qu'elle soit d'ailleurs, il en est de cette méthode, comme de toute choses; elle n'est pas parfaite, parcequ'on n'improvise pas la perfection, et nous ne risquons rien en faisant à son égard une observation, qui, quoique peu développée, n'en est pas moins importante.

Tout en faisant les exercices de JACOTOT, il est nécessaire qu'on apprenne aux jeunes gens toutes les règles de la grammaire, et de plus, que ces règles soient apprises dans leur ordre naturel, et d'après leurs degrés de facilité. Mais en prenant

pour ces exercices un auteur quelconque, il est à craindre que cet auteur ne renferme pas les applications de toutes les règles de la langue, et de plus, il est certain qu'il ne les renferme pas dans l'ordre requis: donc, il manque quelque chose à la méthode de M^r. JACOTOT, et c'est un livre élémentaire, dans lequel toute la grammaire, depuis le plus petit élément du mot jusqu'aux règles les plus difficiles, se trouve en application.

Cependant, malgré le manque de ce livre, nous croyons toujours cette méthode supérieure à nos vieilles méthodes de collèges, à nos méthodes de six ans; et nous devons remercier le gouvernement, qui, en la faisant examiner, nous a prouvé que toute chose utile était digne de son attention.

5^{me}. Nous venons donc d'exposer les moyens d'économie, qui, d'après nous, permettent de réunir, en un seul corps, un collège et une école moyenne; ou plutôt, nous n'avons fait que projeter un établissement, d'après les besoins actuels de l'éducation; et nous avons trouvé, qu'en supprimant ce qui appartient à un siècle passé, cet établissement ne coûterait pas plus qu'un collège: — en faisant toutefois, abstraction des frais de laboratoires, d'instrumens de physique, etc. —

Nous préférons cet arrangement des choses à la simple érection d'écoles moyennes; 1^o. parcequ'il est plus facile à effectuer, et qu'il est moins coûteux; 2^o. parceque les sciences physiques sont un besoin du siècle; qu'elles doivent être rendues élémentaires, populaires; et qu'il serait absurde de vouloir s'imaginer que l'éducation dût à perpétuité, ne consister que dans l'enseignement des sciences littéraires.

F I N.